

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 35

Artikel: Les aïeules
Autor: Coppée, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

reur appelle « un mauvais moment. » Et comme pour me consoler de mes misères je demandai au célèbre tireur bâlois : — Avez-vous quelquefois des jours mauvais, dans votre tir, de ces moments où l'on ne peut rien faire, où rien ne réussit ?

— Voilà, me répondit-il en souriant malicieusement, il y a des jours où je suis moins bien disposé que d'autres, mais les cas sont très rares ; je suis ordinairement bien disposé.

Je m'inclinai sans répondre, en me promettant bien de ne plus parler de mes misères à M. Knuty.

Il est en effet toujours très calme, bien disposé et met tous ses soins à se conserver dans cet état.

L'autre jour, à dîner, il s'appliquait à faire tenir en équilibre, sur le bout du pouce, un verre de vin rouge rempli jusqu'au bord, afin de voir s'il pouvait reprendre sa besogne avec assurance. Et chacun de l'imiter, moi le premier. Mon voisin en pâtit largement, car je renversai sur son pantalon blanc un grand verre de vin rouge.

Alors je vis rire Knuty de bon cœur ; c'était la première fois depuis son arrivée. L. M.

Les poésies de François Coppée ont obtenu jusqu'ici un très grand succès. Sa *Grève des forgerons*, par exemple, l'a rendu très populaire en France. Il y a dans toutes ses pages beaucoup de naturel, une abondance d'idées et d'images remarquable, des tableaux de mœurs fidèlement rendus, sans recherche et sans emphase. C'est une vraie causerie qui plaît, qui va droit au cœur et nous raconte les choses comme on les a vues, comme on les a senties dans la nature ou dans la vie. Nous nous permettons de lui emprunter le morceau suivant, qui sera lu avec beaucoup de plaisir par tous ceux qui connaissent nos mœurs champêtres et qui ont vu pendant les beaux jours d'été, assis près de la maison, ces bonnes vieilles gens, ces aïeules que M. Coppée nous dépeint avec une si grande délicatesse de sentiment et de poésie.

Les aïeules.

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain nuage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson et bientôt la vendange ;
On aiguisé les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans dès l'aube rassemblés,
Joyeux vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes et les deux mains jointes sur le bâton ;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Heureuses ; sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et rustique sourire
Au clair soleil qui dore au loin le vieux clocher
Et murit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort, et, quand on est très vieux, on est tout seul :
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
On vous laisse ; et pourtant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont pas besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.
Elles pourraient encor bien tourner le rouet ;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ;
Car de ces mêmes mains que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules.
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé
Où vont jouer les blonds enfants après l'école,
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien ;
Et maintenant à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de seraine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur ; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout et qui est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leur quatre-vingts ans
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

François COPPÉE.

La mort à Naples.

L'homme est fait pour jouir ; voilà ce que dit le paganisme ; il suffit de visiter Pompeï sortant des cendres qui l'ont ensevelie, pour en avoir le sentiment. Ces charmantes maisons, ces gracieuses peintures, ces décorations aux couleurs vives, ces bains de marbre, ces amphithéâtres, cette profusion d'ob-